L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 28 DECEMBRE 1853.

Imprimé et publié par G. F. WEISSE & Comp. Editeurs-Propriétaires : C. F. WEISSE. N. DUFOUR. E. DUVERGER. S. MARRY. N° 93, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS : MERCREDI MATIN, 28 DECEMBRE.

☞ Pour le BULLETIN COMMERCIAL et la LISTE MARITIME, ainsi que les annonces d'A-[illegible], voir la 2me page.

PERIPETIES DE LA GUERRE D'ORIENT.

Les nouvelles d'Europe que renfermaient hier les dépêches télégraphiques sont d'une extrême importance et offrent un douloureux intérêt. [illegible] une division de la flotte turque a été [illegible] le 30 novembre à la hauteur de Sinope. La flotte russe était commandée par l'amiral [illegible] et la division turque par Osman Bey. Ce dernier a été fait prisonnier après avoir perdu tous ses navires. Le combat n'a duré qu'une heure.

Nous allons maintenant compléter les lacunes de notre dépêche et donner au lecteur des explications qui lui feront comprendre l'immense portée de la victoire que viennent d'obtenir les Russes. L'engagement naval qui a été si désastreux pour la flotte turque était prévu. Celle-ci faisait voile pour Battoum et portait des renforts considérables à l'armée d'Asie. Or, on sait que les avantages remportés par les Turcs dans les régions caucasiennes ne sont pas moins brillants que ceux d'Omer Pacha sur le Danube. Renforcé par ces premiers succès, Selim Pacha qui commande l'armée d'Asie, avait conçu le projet d'opérer sa jonction avec Schamyl, le célèbre chef des Circassiens, et de concert avec ces derniers d'anéantir d'un seul coup les Russes qui avaient déjà délogés du fort de Chefketil et ensuite de la petite ville de Saint-Nicolas. Il avait dans ce but demandé des renforts à Constantinople et ce sont ces renforts que lui amenait Osman Bey.

Les Russes devaient donc à tout prix empêcher la flotte turque d'arriver à Battoum. L'amiral Menschikoff attendait Osman Bey au moment et où a eu lieu la bataille. L'escadre russe était supérieure à celle de l'amiral ottoman par [illegible] et le nombre des bâtiments. L'affaire s'est engagée et s'est terminée par un épouvantable désastre pour la marine du Sultan.

[illegible] demandera maintenant si cette catastrophe est le résultat de l'imprévoyance. Le [illegible] savait sans doute que la flotte russe barrerait le passage à la sienne et qu'un engagement serait alors inévitable. Nous ne pensons pas que les ministres du Sultan aient montré de l'imprévoyance, car deux divisions turques, dont l'une commandée par le capitaine Slade (Muschaver Pacha) se trouvaient dans la mer Noire. Elles devaient se prêter un mutuel appui et, au cas d'attaque, offrir à l'ennemi un front de bataille que celui-ci n'eût pu entamer. Il paraît cependant que la division commandée par le capitaine Slade n'a pas pris part à l'action. C'est donc sur cet officier que retombe toute la responsabilité du désastre. S'il ne parvient à expliquer d'une manière satisfaisante son étonnante inaction, il sera chassé ignominieusement de la marine turque. Le capitaine Slade appartient à la fois à la marine anglaise et à la marine ottomane ; capitaine au service de l'Angleterre, il est vice-amiral au service du Sultan. Cette irrégularité avait déjà frappé le czar qui dernièrement a demandé son rappel au gouvernement anglais.

Le désastre que vient de subir la marine turque est-il irréparable ? Nous ne le croyons pas. Il reste au Sultan deux divisions aussi fortes que celle qui a été détruite par l'amiral Menschikoff. Selim Pacha, d'ailleurs, n'a pas attendu les renforts qu'il avait demandés au Sultan, et le même steamer qui nous apporte la nouvelle de la catastrophe de Sinope nous annonce en même temps que l'armée turque en Asie a de nouveau battu les Russes à Tiflis, capitale de la Géorgie, dans la province de Cardiel. On croyait même aux dernières dates que Selim Pacha avait effectué sa jonction avec les Circassiens de Schamyl. Ce qui est certain, c'est que cet huit mille Russes ayant de nouveau tenté de reprendre Saint-Nicolas ont été repoussés avec perte. Voilà de quoi contrebalancer en partie la destruction d'une division navale. Les amis de la Turquie regrettent [illegible] que les renforts envoyés à Selim Pacha aient été pris, car il eût pu alors [illegible] une seule action toute l'armée russe. Nous ne savons pas encore s'il a accompli ces projets. L'échec des Russes à Tiflis [illegible] en Asie un grand effet moral. [illegible] base d'opérations de nos [illegible] Selim Pacha et Schamyl, comme [illegible] effectué leur jonction, le général [illegible] la campagne en Asie sera [illegible] force de battre en retraite pour [illegible] une complète destruction. Sa position [illegible] les Anglais Ayer [illegible] Pacha qui commande à Erzeroum [illegible] cette ville et se dirigent à marches [illegible] Tiflis.

[illegible] donc les flottes anglaise et française [illegible] une division navale de la [illegible] dans le Bosphore ! La pr[illegible] la France et l'Angleterre [illegible] inévitable. Il leur sera [illegible] de rester neutres, à [illegible] la Russie [illegible] de prendre, se montre plus [illegible] à prêter l'oreille [illegible] de paix qui lui seront doucement [illegible] par les puissances médiatrices. [illegible] Sultan, humilié à son tour, voudra-t-il [illegible] la paix sous le coup d'une défaite ? [illegible] Peut-être cependant que les [illegible] troupes en Asie le rendront moins [illegible].

[illegible] doit convenir que la situation est fort grave. Le moment est propice pour la reprise des négociations, mais si elles [illegible], c'est la guerre générale, c'est une lutte à outrance, c'est une mêlée de peuples et de nationalités d'où peut surgir une complète [illegible] de système gouvernemental qui [illegible] l'Europe.

CONSEIL DES ASSISTANS ALDERMEN.

[illegible]

THEATRE D'ORLEANS.—Le bénéfice de Mlle Soto, la charmante danseuse engagée par la direction du Théâtre d'Orléans, est fixé à ce soir. Elle dansera la *Napolitaine*, la *Cachucha*, le *Zapateado* et la *Manola*. Les *Mousquetaires de la Reine* complèteront le spectacle.

DISCOURS SUR LA STENOGRAPHIE.—M. Manuel de Granfort, un des éditeurs du *Coup d'œil*, doit prononcer ce soir à 7 heures, à l'hôtel d'Orléans, 349, rue de Chartres, un discours sur les avantages et l'utilité de la sténographie. M. de Granfort, dont le talent est connu, traitera ce sujet de manière à intéresser son auditoire.

Les whigs de Caddo ont nommé M. Robert G. Harper comme leur candidat pour la législature, en remplacement de M. [illegible], décédé.

L'INCENDIE DE CADDO.—Nous [illegible] déjà annoncé la destruction de 9,000 balles de coton à Caddo. Le *Shreveport Southwestern* nous fournit quelques détails sur ce désastreux incendie. Le feu a pris dans le vaste entrepôt de coton de MM. Oglesby et Griswold. Tous les efforts des habitants, accourus immédiatement sur le lieu du sinistre n'ont pu empêcher les flammes de dévorer les 9,000 balles de coton que renfermait l'entrepôt. La perte bien que considérable dans son ensemble cesse de l'être par le fractionnement. Les 9000 balles de coton appartenaient en effet à 300 personnes différentes et qui donne à chacune une moyenne de 30 balles.

CHRONIQUE LOCALE.

Premier District.

Gustave Harroff a été arrêté sous prévention d'avoir volé des sacs de café à bord du navire *Povarerance*.

John McCorby a été condamné à une amende de cinq piastres pour avoir occasionné du désordre au Théâtre St-Charles.

William Alexander dit Conolusky, arrêté, hier matin, pour s'être introduit dans la maison de F. A. [illegible], y commettre un vol, a fourni un cautionnement de $700 pour répondre de sa comparution devant la Première Cour de District.

L'esclave Elijah, appartenant à Mme Garden, a été condamné à être fouetté pour avoir volé du bois et mordu l'officier de police qui l'a arrêté.

Deuxième District.

ARRESTATIONS.—James Healey a été écroué à la demande de M. H. Phane, qui l'accuse d'être entré chez lui dans de mauvaises intentions.

O. Debert, à c. i., pour délit. La plainte a été portée par M. Turregano.

John McHenry, pour s'être porté à des voies de fait contre M. Roussillat.

William Zettop, pour avoir frappé M. Creret.

Troisième District.

P. O. Sullivan a été emprisonné sous prévention d'avoir commis une tentative de meurtre sur James Sullivan.

Lewis Dorsey, pour avoir assailli H. A. Barkwith.

J. Curtis, pour avoir lancé des pétards chez une dame.

Quatrième district.

L'esclave Dan Rice a été conduit au violon pour vol de souliers et de pantalons qu'on a trouvés sur lui.

Jerry Crowley, arrêté pour avoir poignardé Tim Laughlin, restera en prison jusqu'à ce que les médecins aient prononcé sur l'état du blessé.

Archie McNeil comparaîtra demain devant la Première Cour de District, sous prévention d'avoir assailli John Druchar.

Philip Kembler a été arrêté sous prévention d'avoir voulu donner un passant une fausse pièce ou or d'une piastre. L'instruction n'a pas encore eu lieu.

NEW-YORK.—Il se forme en ce moment à New-York une compagnie de volontaires qui se propose d'offrir ses services au sultan.

LOUISIANE.

Le *National* du 23 courant nous apprend qu'un bureau de poste a été établi au dépôt du chemin de fer du golfe du Mexique. Le maître de poste est M. Francis de Arjata. «C'est, dit le *National*, un homme d'ordre et d'intelligence, et nul autre mieux que lui n'était digne de remplir cette fonction.»

Nous lisons dans le même journal :

SALUBRITÉ PUBLIQUE.—La santé publique de la paroisse Plaquemine continue à être excellente. Jusqu'ici, nous n'avons entendu parler que de sept cas de choléra sur une habitation, dont cinq sont parfaitement guéris et deux seulement ont eu un dénouement fatal. Depuis huit jours environ, nous n'entendons plus parler de fièvre, ni de choléra, ni de maladie d'aucune espèce. Tout va donc pour le mieux dans notre paroisse !

LE TEMPS ET LES RÉCOLTES.—Nous devrions commencer cet article par les mots : *Pluie, toujours pluie !* Voilà, en effet, l'état de l'atmosphère depuis quelques temps au milieu de nous. Cependant, le planteur, toujours infatigable, ne laisse pas que de pousser avec activité les travaux de la fabrication du sucre.

Toutefois, nous le disons avec plaisir, la récolte jusqu'ici est d'une abondance et d'une beauté qui n'ont jamais d'égale dans les années qui l'ont précédée. Notre paroisse fera pour sa part au-delà de plus de sucre qu'elle n'en fit jusqu'alors. Nous connaissons des planteurs, dont la moyenne était de quatre cents boucauts, qui en produiront au moins huit cents. Il en est d'autres dont les fondations couvriront les vastes champs depuis trois ou quatre ans, qui n'ouvriront sur les marchés pas moins de quatre cent soixante milliers de sucre. Nous remercions Dieu de ce résultat et nous donnerons une franche poignée de main à l'année qui s'en va !....

On nous adresse la communication suivante que nous insérons avec plaisir :

LA SEÑORITA SOTO.

Esta apreciada discípula de Terpsicore se encuentra ahora entre nosotros, y ha dado ya algunas representaciones en nuestro Teatro de Orleans, con el brillante éxito que la fama que la precedía nos había hecho esperar. La Señorita Soto, favorecida por la naturaleza, que parece ha querido mostrar un conjunto de bellas, elegantes y simétricas formas en su persona, está dotada de cabellos en el cuerpo, de delicadeza y hermosura en las facciones y de unos ojos negros y rasgados que fascinan de lejos, y cuyo efecto no experimentaremos de cerca sin un embeleso y arrobamiento de nuestras facultades. Reune con esto, garbo y gentileza en su apostura; sus contornos en la danza son recatados y de mucha gracia y precisión. En los varios bailes nacionales en que la hemos visto, el público ha quedado convencido de que cuantos elogios se habían prodigado a esta célebre artista española, eran bien merecidos. Esta noche se presenta por última vez ante el público de Nueva Orleans, bailando tres danzas características Españolas, y desde ahora contamos con que la concurrencia será numerosa y lucida, pues siendo la representación a su beneficio y de despedida, acudirán sus muchos admiradores para tributarla su homenaje de aplausos y de flores, de que sus gracias y talento la hacen merecedora. Vemos anunciada también para esta noche «la perla de las óperas cómicas: Los Mosqueteros de la Reina», que desempeñarán por los hábiles cantantes del Teatro de Orleans, siempre agradables y es un incentivo más para atraer y reunir en las gradas de ese bonito teatro, un círculo brillante de espectadores.

Hoy quizás, cautivados por la predilecta belleza y artístico mérito de la Señorita Soto, celebremos que se prolongue su contrata, en el mismo Teatro, para poder más y más contemplarla con la admiración que les profesamos.

FEUILLETON.

LA FAMILLE AUBRY.

DEUXIEME PARTIE.

Amour et Poison.

I.

Dans cette sorte de partie engagée, à l'issue de Pierre, entre Pierre et Natalis, celui-ci, outre tous ses avantages, avait encore le loisir de [illegible] le premier.

—Et j'en userai, pardieu ! se disait-il, tout distrait et tout agité pendant la route entre Vaugirard et la rue des Postes. Je ne laisserai certes pas aisément à Pierre cette jolie Marthe.

Cependant, Daniel lui racontait comment Léonard lui était apparu à la bibliothèque Sainte-Geneviève, quel singulier travail avait alors accompli son imagination, puis quelle impression avait produite sur ses amis la paisible intérieur de la rue des Postes.

—Oui, répondit enfin Natalis, j'ai une bonne et brave famille et qui m'aime bien. Pourtant, il m'a toujours manqué quelque chose : un compagnon de mon âge, un confident de mes idées. Voulez-vous être ce confident et ce compagnon, Daniel ? Nous n'avons pas besoin de tant de jours pour nous lier ! Moi, je vous ai sur le champ reconnu pour un des nôtres. Vous savez, il y a des mots, des gestes maçonniques qui font dire tout de suite : Vous êtes un Dévorant ! Donnez-moi donc cette amitié qui d'avance était mienne, et il me semble que je n'aurai plus rien à souhaiter au monde.

—Plus rien ! excepté l'amour !

—Ah ! oui, l'amour peut-être !

Et la pensée en feu de Natalis revolait encore à Marthe, qui était inquiète de lui la veille, qui avait prié pour lui le matin. Oh ! il fallait qu'il la revît le plus tôt possible ! Il était en chance ! Si le sort, renouvelant sa vie en un jour, lui envoyait à la fois l'ami et la bien aimée ! Pourquoi pas !

En attendant, lorsque Daniel et Natalis arrivèrent à la rue des Postes, ces deux adversaires de l'heure précédente en étaient à se tutoyer.

Ce fut Marie qui leur ouvrit. Elle s'élança au cou de son frère avec un cri de joie. Le vieux Léonard ne prononça pas une parole. Seulement, il était debout, il retomba tout pâle sur une chaise.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Brigitte stupéfaite et alarmée.

—Cher père, pardonne-moi ! dit d'abord Natalis, j'ai probablement bien mal interprété ton avis d'hier.

—Oui, Natalis,—tu as confondu, comme on fait d'ordinaire, la résolution violente avec la résolution forte.

—Que veux-tu, père ? j'avais une si furieuse envie d'essayer mon courage tout seul !

Quand il s'en mêlait, ce Natalis, il avait bien de la grâce ! Entourant sa mère de ses bras, et à genoux devant elle :

—Ma bonne mère, lui dit-il, je devrais peut-être t'épargner jusqu'au récit d'un danger passé, mais j'ai au cœur de ne rien faire perdre de ta gratitude à mon nouvel ami que voici. Tu ne sais pas, mère ! ta mauvaise tête de fils qui s'est battu en duel ce matin !

—Ah ! mon Dieu ! dit la mère en l'embrassant éperdument.

—Eh ! rassure-toi donc ! me voilà sans une égratignure,—grâce à mon vaillant adversaire, qui s'est laissé blesser pour m'épargner.—Je te le présente, mère.

On n'avait guère remarqué Daniel jusque là, et il ne s'en était pas plaint,—ravi de contempler dans le cadre tranquille de la salle de famille ce groupe palpitant, la mère tendre et inquiète, le père grave même dans le bonheur, et, rayon de cette ombre calme, le sourire joyeux et fin de la petite sœur.

Mais, quand Natalis eut désigné son sauveur, un même cri partit de trois cœurs :

—Oh ! merci !

Et la mère lui prit les mains avec effusion ; le père eut vers lui un élan que rendaient plus touchant encore ses façons à la fois timides et sévères ; enfin, le regard de Marie fut aussi éloquent que son cri.

Ce fut à elle que Daniel s'adressa d'abord.

—Avant d'accepter ces remerciements, dit-il, permettez-moi, mademoiselle, de solliciter de vous un pardon, le pardon de la plus stupide et de la plus grossière méprise.....

—Oh ! monsieur, mon frère ne vient-il pas de dire qu'il vous doit la vie !

—Non pas à moi ! ..... reprit vivement Daniel.

Il s'interrompit en voyant la rougeur de Marie. Il ne demandait pas mieux que de garder entre eux ce pur et charmant secret de la sortie de l'Eglise.

Seulement, tandis que Brigitte pressait de questions Natalis sur la cause du duel et que Léonard aidait son fils à répondre, Daniel reprit à voix plus basse :

—Quand j'étais au collège, mademoiselle, et que je voyais dans Homère somme les divinités enveloppent d'un nuage, aux moments périlleux, les héros qu'elles protègent, je ne comprenais pas grand'chose à ces nuages-là...... J'y crois à présent.

—Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec, dit gaîment Marie, mais, en bon français, se hâta-t-elle d'ajouter assez haut pour être entendue de tous, donnez-moi donc une grande poignée de main comme à un petit sœur, pour que vous avez été si fraternel pour ce bon Natalis.

[illegible], avec le même geste qu'en Val de Grace, [illegible] tendit sa main blanchette, qu'il pressa [illegible] incertain, car il y avait de la petite fille [illegible] demoiselle et de la jeune fille dans la [illegible].

[illegible] appuya sur ce qu'avait dit Marie [illegible] Daniel se regardait [illegible] Brigitte s'inquiéta de [illegible] et lui faire [illegible].

Daniel se leva pour partir, Natalis déclara qu'il voulait l'accompagner jusque chez lui. Il avait vu en outre écrire et cacheter à la hâte un billet, puis chuchoter quelques mots à l'oreille de sa mère.

—Je vais vous demander un petit service, monsieur, dit Marie à Daniel : c'est de jeter vous-même en passant cette lettre à la poste ; car j'aime autant que monsieur mon frère n'en lise pas la suscription.

—Pas même si je la devine ? demanda en riant Natalis.

—Oui, mais dans ce cas-là seulement.

—Et alors je porterai moi-même la lettre.—Il est probable que je ne rentrerai pas avant l'heure du dîner.

Quand les deux jeunes gens furent dans la rue :

—Eh bien ! Daniel, dit Natalis, tu ne vu mon père !

—Oui, et plus que jamais il m'attire et il m'inquiète ;—il a pour moi un mystère et un charme,—je ne sais quoi de calme et de timide qui m'enchante, et je ne sais quoi de profond et de secret qui me fait un peu peur.

—Ma foi ! s'il faut l'avouer, mon cher, depuis hier, mon père me produit exactement le même effet. Je ne l'avais jamais connu que tout simple et bonhomme ; mais hier il m'a dit des choses tellement inattendues, que je l'ai entrevu tout à coup comme un personnage supérieur qui aurait jusque-là gardé l'incognito avec moi.

—Ah ! tu vois !

—Si tu veux, Daniel, nous irons ensemble à la découverte dans l'âme paternelle. Va, nous n'y trouverons rien que de digne et d'honorable ! —Mais, monsieur mon nouvel ami, voilà déjà ma petite sœur qui vous charge de ses commissions secrètes.

—Ah ! ah ! monsieur mon vieil ami, vous voudriez bien lire le nom écrit sur cette lettre ! Mais je suis impénétrable, tenez, comme ce tuyau béant où je vais la plonger.

—Arrête ! est-ce que je ne sais pas qu'elle est adressée à *Mademoiselle Marthe Laperlier, à Chatenay* ?

—Le lui ! s'écria Daniel en voyant que Natalis avait raison.

—Donne-moi cette lettre, Daniel. J'en serai moi-même le facteur. Va, il s'agit tout simplement de rassurer un peu plus tôt une tante et une cousine !

Natalis avait ainsi son entrée. Les moindres circonstances le servaient. Il n'aimait pas à lutter, mais il aimait beaucoup à vaincre, et il se hâtait de prendre les devants sur Pierre. Il allait, assurément, dans la verve de son bonheur, surprendre un cri, arracher un aveu, satisfaire tout de suite la nouvelle et soudaine soif de son âme ardente !—Il ramena son ami jusqu'à sa chambre, courut aux voitures, et, au moins de deux heures, fut à Chatenay.

O désappointement ! il ne trouva que sa vieille tante. Terrible goutte d'eau froide sur son enthousiasme en ébullition.

Marthe n'avait pu, de tout le matin, dissimuler sa naïve inquiétude, et, après avoir vainement essayé de deux ou trois prétextes pour faire aller sa tante à Paris, elle lui avait avoué, en désespoir de cause, ses appréhensions, les confidences de Marie, la dernière parole de Natalis. Mais Mme Laperlier avait pris la chose tout de travers :

—Elle ne voyait dans tout cela que des suppositions, le roman de deux petites têtes folles, elle n'avait pas été sans remarquer que Marthe se tenait fort mal vis à vis de son cousin : était-ce là la modestie qui sied à une demoiselle ? s'imaginait-elle, par hasard, qu'elle était faite pour Natalis, pour un futur célèbre artiste, qui aurait des commandes du gouvernement et qui mériterait la croix d'honneur peut-être !»

Elle frappa sans pitié, sans relâche, sur les plus délicats sentiments du cœur de Marthe : la pudeur et la fierté,—et, finalement, renvoya la pauvre petite pleurer toute seule dans sa chambre.

Heureusement, Marthe, à travers la persienne, vit entrer Natalis. Elle joignit les mains vers le ciel, puis essuya ses yeux. Il était aisé et vrai, c'est toutes qu'elle voulait savoir.

Lorsque Natalis demanda s'il ne pourrait pas remettre à Marthe un billet de Marie, Mme Laperlier alla elle-même appeler sa nièce, et la ramena dûment admonestée.

Marthe donc d'abord la lettre à lire à sa tante, puis, sur sa permission, la lut, le cœur palpitant, le visage immobile. Natalis leur raconta les détails du duel ; Marthe l'écouta, sous l'œil sévère de Mme Laperlier, avec la même apparence de froide réserve.

Il y eut toutefois un instant où Natalis put saisir, dans un regard, dans un éclair, sa véritable et douloureuse pensée, et vit une larme prête à s'échapper de ses cils baissés, et rouler le long de sa joue.

Mais ces premières difficultés avaient déjà fort rabaissé l'exaltation de Natalis. Il s'en revint mécontent et découragé. Le vent tournait nord-nord-ouest.

—Au fait, n'était-je pas fou ? se disait-il. Espérer qu'en un jour ou deux, il s'allumerait entre Marthe et moi une passion pareille à celle de Juliette et Roméo ! quel anachronisme ! En somme, où cela me conduirait ! J'aurais bonne grâce à séduire la pauvre chère enfant. Quant à l'épouser, diantre ! Me marier à vingt ans sans fortune et sans état ! Faire cette idiotie-là à la peinture, ma maîtresse légitime ! Noyer l'art dans le pot au feu !—Allons ! le plus sage serait, je crois, de partir pour Rome ! Cependant, je tâcherai encore de la revoir seule.—Oui, nous nous aimerions peut-être ; mais nous aimons-nous ?

Natalis, pareil à ces poètes qui n'ont de talent qu'avec des collaborateurs, avait besoin d'avoir toujours la fortune pour associé. Il était né pour être vaillant la vaine, prospéré et dormir à merveille la réplique au bonheur, mais la moindre atteinte de l'adversité le glaçait, et il ne savait pas lutter contre la mauvaise chance. Or, au combat de la vie, il faut précisément se garder de prendre la sort pour second, ce n'est jamais qu'un ennemi : l'allié déguisé cache un traître.

Après avoir amorcé Natalis de quelques faveurs insignifiantes, le hasard semble se déclarer contre lui. Il revit Marthe deux fois ; mais la première, en présence de sa tante et de sa mère, et il ne put prendre sur lui de lui dire un mot à part dans le conversation générale ou de l'emmener à l'écart sous quelque prétexte.

La seconde fois, il trouva Marthe seule pendant quelques minutes. Le cœur ému, la tête troublée, il préluda par des phrases vagues sur l'absence, sur la solitude ou il vivrait en Italie, sur tout ce qu'il laisserait à Paris de lui-même. Il serait voulu, impatient et souffrant, que Marthe le comprît, et Marthe, rougissante et tremblante, s'apprenait qu'à le comprendre. Mais il a fallu pour cela qu'elle en eût le courage. Mme Laperlier eut le temps d'arriver avant que la parole concluante, et Natalis repartit..... et respira.

Alors il fixa irrévocablement au 1er novembre son départ, remis jusque-là de jour en jour. Il retint sa place pour midi à la diligence de Marseille, et décida que les parents et amis, Mme Laperlier et Marthe, Daniel et Gibourens, lui feraient leurs adieux dans la matinée.

Pourquoi Natalis partait-il ? Peut-être parce qu'il aurait dû rester. Son père le voyait toujours avec regret se refuser pour une voie de son [illegible], — mauvais moyen de devenir maître. Daniel lui avait trouvé une salle à manger à décorer à Bordeaux, chez le père de Henri. Il refusa tout, laissant seulement entrevoir qu'au bout d'un an de séjour en Italie, il donnerait probablement sa démission et reviendrait à Paris.

Le fait est qu'il comptait, pour faire jaillir enfin l'étincelle du cœur de Marthe et de son cœur, sur la suprême entrevue du jour de son départ et sur la pression du dernier moment.

Ce jour arriva vite ; ce dernier moment approchait. Dix heures venaient de sonner ; Daniel et Gibourens lui-même étaient là, et l'on attendait encore Mme Laperlier et Marthe.

Elles sont en retard ! disait Marie, mais elles vont venir ! je suis sûre qu'elles vont venir !

Mais Natalis commençait à se sentir inquiet pour de bon. Est-ce que réellement il s'emporterait par même de Paris une espérance dans un regard ? On ne s'embarque pas volontiers pour les pays inconnus sans la provision d'un peu d'infini au cœur,—d'un peu d'amour si l'on part, d'un peu de Dieu si l'on meurt.

La mère, les yeux fixés sur la malle de son fils qu'elle venait de fermer elle-même, essuyait de temps en temps ses larmes. Pierre restait muet et comme étonné. Léonard ne laissait échapper que de brèves et rares paroles, soit pour consoler sa femme, soit pour encourager son fils :

—Allons, Brigitte ! puisqu'on dit que c'est pour le bien de ton enfant.—Natalis, tu sais tout ce que j'attends de toi.

—Tu attends trop, cher père, tu attends trop ! répondait Natalis accablé.

Marie seule s'efforçait d'étourdir les autres et de s'étourdir elle-même en faisant cent projets et en disant cent folies ; humeur de giboulée qui riait et pleurait à la fois. Cependant, elle aimait trop son frère pour ne pas souffrir en dedans, et, tandis qu'on écoutait sa gaîté, elle entendait en douleur.

Les minutes s'écoulaient, et Mme Laperlier et Marthe n'arrivaient toujours pas. Natalis, de plus en plus agité, se leva, fit un signe à Daniel et à Marie, et les emmena tous deux dans le jardin.

—Que je respire une dernière fois mes fleurs ! dit-il.

Et quand ils furent seuls :

—Daniel, Marie, vous êtes, vous, les amitiés de mon âge et de ma taille. Je ne crois pas que Pierre me comprenne beaucoup, et j'ai peur de ne pas assez comprendre mon père. C'est donc à toi, mon camarade, à toi, ma sœur, que j'adresserai les plus secrètes pensées de mon exil. Ne m'oubliez pas, je vous en prie. Écrivez-moi souvent. Parlez de moi ensemble.—Ah ! voilà onze heures qui sonnent. Rentrons. Il est temps de partir. Décidément, je ne reverrai pas ma tante et Marthe.

—Il est encore possible, dit Marie qu'elles soient allées tout droit l'attendre aux Messageries.

—Ah ! c'est juste ! reprit vivement Natalis.

Il hâta dès lors le départ. Tout était prêt,—sauf le cœur de la mère. Natalis fit ses adieux à M. Gibourens et à Daniel, qui le quittaient là. Tandis que M. Gibourens s'égarait en phrases superflues, il embrassait Daniel, et, l'enveloppant avec Marie dans le même regard :

—Ami, lui dit-il, remplace auprès de mes parents l'absent, ce demi mort.

Il donna un rapide et dernier coup d'œil à la chambre aux meubles, à tous ces êtres muets plus éloquents que Gibourens.—A présent la malle, tout à l'heure la famille ! murmura-t-il.—Enfin, il n'arrache de seuil bien aimé.

Dans la voiture qui le conduisait aux Messageries, il occupait le fond entre sa mère et sa sœur, et il tenait dans ses mains la main tremblante et ridée de Brigitte et la petite main tiède de Marie. Il regardait les cheveux blancs de l'une et les cheveux blonds de l'autre.

—Que de choses, mon Dieu ! peuvent se passer d'ici à mon retour, dit-il. Marie, je te retrouverai mariée peut-être.

—Est-ce que je pense à cela ! reprit Marie.

Mais on n'était pas précisément au mariage de sa sœur qu'il pensait.

Dès qu'on arriva dans la cour des Messageries, Natalis vit d'un regard que Marthe n'était pas là. Aussi, son âme tendre et absorbée devint bien une âme.

—Eh bien ! j'aime autant cela ! se dit-il. Voilà qui finit de même mes irrésolutions ! Il lui est permis d'oublier jusqu'à mon départ, il me sera permis d'oublier son absence. Mais que Natalis de dépenser une âme accoutumée et sérieuse à cette petite fille !

Il ne sentait plus léger. Il fut tendre et charmant pour sa mère et pour sa sœur, affectif et respectueux pour son père. Pendant comme Léonard lui disait une dernière parole sérieuse sur la vie que lui s'ouvrait à lui :

—Hélas ! cher père, répondit-il, je vais bien ce qui doit pour moi, mais je ne vois pas encore ce qui commence.

L'instant du départ arriva, et, malgré les caprices des voyageurs sceptiques, fort divertis par cette adieux bourgeois, il n'y eut pas que des embrassements et des larmes. Natalis [illegible].

(A continuer.)

[illegible] se lève pour partir...

—Adieu, mon enfant, sois un homme, dit Léonard.

—Mais sois enfant toujours ! cria la mère.

Quelques tours de roues séparèrent ces cœurs.

Le soir, après le dîner qui fut bien triste, Pierre dit à Léonard :

—C'est vraiment très surprenant, père, que ma tante et Marthe ne soient pas venues. Tantôt. Si tu veux, nous irons demain dimanche à Chatenay. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose.

Il était arrivé quelque chose en effet.

Pendant cette matinée où Natalis avait été fort doucé, Marthe avait cruellement souffert.

Mme Laperlier s'était levée plus mal que de coutume et plus acariâtre encore que de coutume. Marthe n'avait opposé que bonne grâce à ses mauvaises humeurs et qu'empressement à son impatience. Elle ne raisonnait pas, elle, elle ne calculait pas ; mais un instinct confus lui soufflait que d'une suprême entrevue pouvait s'échapper une parole suprême. Elle ne pensait donc qu'à partir le plus tôt possible, tout attristée en songeant à l'adieu, tout animée en écoutant l'espoir.

Dès huit heures, elle avait fait le ménage, préparé le déjeûner, achevé sa toilette. Madame Laperlier s'habillait dans sa chambre. Marthe l'avertit à travers la porte que tout était prêt. Pas de réponse. Elle entra et trouva sa tante étendue raide et sans connaissance. Elle jeta un cri, essaya vainement de la faire revenir et de la soulever, puis s'élança dehors et appela les voisins.

Le médecin du pays demeurait près de là. Il accourut et dit aussitôt :

—C'est une attaque d'apoplexie.

—Mon Dieu ! s'écria Marthe.

Le médecin se retourna et la vit à genoux, pâle et comme foudroyée. Il voulut lui amortir le coup.

—Soyez tranquille, mon enfant, lui dit-il, nous la sauverons !

—Oh ! n'est-ce pas, monsieur ? n'est-ce pas ?

Cette jeune fille à Marthe, et, dès lors, prompte, attentive, calme à force d'émotion, elle se mit à exécuter les ordres du médecin. Une saignée fut tentée, les réactifs les plus énergiques furent employés ; le tout inutilement. Cependant, les minutes passaient.

Quand la pendule sonna neuf heures, Marthe tressaillit.

—Nous devrions être en route pour Paris ! se dit-elle.

Mais, tout de suite, baisant la main glacée de Mme Laperlier :

—Oh ! pardon, chère tante ! pardon ! je ne veux penser qu'à toi !—Elle ne se ranime toujours pas, monsieur !

—Il faut laisser le temps à la crise de prendre son cours, mademoiselle.

Marthe ne put s'empêcher de se dire :

—Si ma tante recouvrait sa connaissance d'ici à dix heures, elle serait peut-être la première à m'envoyer à Paris avec quelqu'un de la ferme.

Et puis, elle s'accusait d'admettre une préoccupation, un intérêt étranger à cette terrible et subite maladie. Elle joignait les mains et priait avec ferveur. Mais son cœur troublé, déchiré, coupé en deux pour ainsi dire, se demandait :

—Pour qui, pour quoi est-ce que je prie ? Dieu exaucera-t-il une telle prière ? Je suis une égoïste et une impie !

Ce supplice dura deux heures ; pendant deux heures éternelles, la pauvre âme ingénue de Marthe, ballottée entre l'angoisse et le remords, frémit à la pensée de la mort de Mme Laperlier et chassa la pensée du départ de Natalis. Mais quand elle se défendait de regarder du côté de Paris, c'était pour voir en songe livide, et quand elle forçait son cœur à se taire sur la perte d'une occasion tant souhaitée, c'était pour entendre le râle de l'agonie. Son unique protection et sa dernière illusion s'en allaient à la fois sous ses yeux.

A onze heures du matin, un de ses doutes cessa :

—Maintenant, se dit-elle, il est trop tard de tout ce pour que je puisse arriver à temps.

Mais l'autre affreuse certitude envahit la pauvre enfant. A ses questions désespérées, le médecin ne répondait plus que le silence, et cette affreuse douleur l'absorba décidément tout entière.

Seulement, à midi, elle songea encore :

—Il est parti maintenant.

A midi un quart, le râle s'interrompit, et le docteur ferma les yeux fixes de Mme Laperlier. Marthe poussa un cri et resta évanouie dans la position où elle se trouvait,—à genoux.

Quelques minutes l'avaient faite deux fois orpheline : orpheline de son passé et orpheline de son avenir.

Natalis tenait dans ses mains les cartes de sa vie, et Natalis n'avait pas même joué.

Hélas ! hélas ! quand depuis longtemps son rêve disparu, pour l'homme, la femme, l'ignorance, le malheur, les dernières fatalités,—il en restera pour la femme une terrible, l'homme. Comme un monarque prudent qui prévoit les révolutions et les décadences, le Destin a eu soin de faire de l'homme le Vice-Destin de la femme.

PAUL MEURICE,

(A continuer.)

MM. les Editeurs,

Veuillez annoncer que M. A. P. FIELD est candidat à la place de juge de la Première Cour de District, et qu'il sera appuyé par ses nombreux amis. L'élection aura lieu le 2 janvier.

MAIRIE DE LA NOUVELLE-ORLEANS, le 21 décembre 1853.—Le Conseil Commun a désigné les endroits suivants, pour y tenir les polls pour l'élection qui doit être faite par les votants de la ville de la Nouvelle-Orléans, le LUNDI, 2 janvier 1854, pour élire un juge pour la Première Cour de District, en remplacement de l'honorable J. L. Lewis, démissionnaire ; et aussi par les votants du Troisième District Représentatif, ... [illegible] A. D. CROSSMAN, Maire.

Sentinelle des Malades. [illegible]

DECOUVERTE IMPORTANTE. Amer de Mortimore pour la purification du sang. ... J. WRIGHT & CO., No 151, rue de Chartres, Nlle-Orléans.

REVALENTA ARABICA, De Barry Du Barry & Cie., à Londres. Certificat du célèbre docteur Rudolph Wurzer. Bonn, 19 juillet 1852 ... Seul Dépôt pour l'Etat de la Louisiane, chez P. P. DUCONGE, No 39, rue de Chartres, N. O. Et chez Z. GERMAIN, No 137, rue Royale.

Vente de Marchandises Sèches, Mantelets et Talmas en soie, Fusils de chasse, &c. ... CHARLES CAVAROC.

Vente d'étrennes.—Bijouterie. ...

Décédée, dimanche 25 courant, JEANNE, âgée de 5 mois et 26 jours, fille de L. R. LANNE et de feue Dame HARRIET LABBÉ. Les journaux de Philadelphie, New-York et Québec sont priés de copier.

TRANSPARENTS DE FENETRES. ☞ Un grand et magnifique assortiment de Transparents à bordures en or, à paysages au centre, bouquets, bordures simples, de 7 à 11 pieds de long. A vendre par R. HALL & Co., 96, rue de Canal.

☞ Le navire MOUNT WASHINGTON, capitaine Davis, venant de Bordeaux, est en déchargement dans le second district. ... CHARLES CAVAROC, 30, rue Bienville.

PAPIERS PEINTS. DELCROIX, No 106, rue de Chartres. VIENT de recevoir de France par les navires ASSYRIAN, WESTMINSTER, etc. etc. un vaste assortiment de papiers peints de tous genres. ... DELCROIX, 106 rue de Chartres.

SEWELL T. TAYLOR, 15, Rue Royale, Importateur de Vins, Liqueurs, &c. Vente en Gros et en Détail.

PIANOS AMELIORES. MARTIN SCHNEIDER, No 80, RUE ROYALE, EN FACE DE LA BANQUE DE LA LOUISIANE. ANNONCE respectueusement au public qu'il vient de recevoir, de MM. PLEYEL & Co, de Paris, un petit nombre de PIANOS DROITS, construits d'après ses propres conditions. ...

Pour cause de départ. UN MAGNIFIQUE PIANO à vendre, ... GODIN, Horloger, rue de Chartres, No 133.

MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE. ... T. E. BENOIT, Marchand d'instruments de musique, No 76, rue de Chartres, entre Bienville et Conti.

INSTITUT MILITAIRE DU MISSISSIPPI, PASSE CHRISTIAN. ...

P. & E. REILLY & Co., ENCOIGNURE ROYALE & CANAL. ...

M. LANTIN, Horticulteur de Paris, Rue de Chartres, No 184, ...

ETRENNES. Cadeaux de nouvel an. P. A. BERGMANN, No 116 RUE DU CANAL, Entre Royale et Bourbon, bâtisse Touro. ...

MONTRES, BEAUX BIJOUX, DIAMANTS, ARTICLES DE FANTAISIE, Argenterie et Orfèvrerie pour Cadeaux, etc. Grande réduction de prix. ... C. BEDON.

Pompes—Pompes. A VENDRE ... URIAH A. POLLARD & Co, 76, Canal, près Chartres.

J. F. LELIEVRE, Libraire, 210 rue Royale. ...

A. CARRIERE, JOAILLIER BIJOUTIER, 22, RUE DE CHARTRES. ...

JOUETS ! JOUETS ! ...

Robes pour soirées et mariages. GIQUEL & JAMISON, 15, rue de Chartres. ...

ETRENNES !! ETRENNES !! CHARLES GUERINEAU & CO, rue Royale No 203, ... CHARLES GUERINEAU & Co.

ORGUES DU SALON ET D'EGLISE. ...

ETRENNES ! ETRENNES ! Bonbons et chocolats à la crème. G. LAPPE, No 5, rue St-Charles, entre Canal et Commune. ...

Jouets et articles de fantaisie. Mme LUDMAN, Rue Royale, No 166, près l'encoignure Conti. ...

Costumes pour bals parés, &c. ...

MONTRES ! MONTRES ! des Horlogers et Marchands de Montres. ... BERNARD DOURS.

PIANOS, &c. E. PARSONS, 13, rue du Camp, ...

VETEMENTS D'HOMMES pour l'hiver. 36, RUE DE CHARTRES. 36. MARCHANDISES NOUVELLES. ... LAGAY & LECAMU.

AVIS. ... RESTAURANT ...

PAS DE LOTERIE ! LA MAISON VICTOR HEBERT & Co. 249 rue de Chartres, Ne fait pas de loterie ... L'AVANTAGE SUIVANT : ...

ETRENNES. JOUETS ! JOUETS ! Marchandises de Fantaisie. H. BERGMANN, No 23, rue de Chartres. ...

NOUVELLE LIBRAIRIE, No 15, Rue du Camp. BURNETT & BOSTWICK. ...

Pistolets et Carabines de Salon DES PISTOLETS MONTE-CHRISTO. ... LION & PINNARD.

OUVERTURE. NOUS faisons aujourd'hui l'ouverture complète de nos marchandises importées pour cadeaux de la Noël et du nouvel An. Librairie. Articles de fantaisie. Objets de Salon ... A. PAYA & Co, 56, rue du Canal.

A. PAYA & Co, 56, rue de Chartres. ...

J. PFEFFEL, 28, Chartres, entre Canal et Douane. ...

GRANDE EXPOSITION ANNUELLE. T. Moreau, Encoignure Royale et Toulouse. Jouets d'enfants de tous les prix et dans tous les styles. ... CRISTAUX ET PORCELAINE.

J. GAUVAIN, 60, rue de Chartres, ... Gants Jouvin à $1.

MAISON ROUGE. La plus près de la Halle aux Viandes. Marchandises sèches. JOS. N. ROBERT & Co. ...

HABILLEMENS D'ENFANS, 36, rue de Chartres. MARCHANDISES NOUVELLES. ... LAGAY & LECAMU.

A. HERNANDEZ, RUE ROYALE, No 132, AU-DESSOUS DE L'HOTEL SAINT LOUIS. ...

Bureau du Rail Road de la Nouvelle-Orléans et Carrollton. ... CHARLES BAQUIE.

Bureau de la Compagnie du Grand Chemin de Fer de la Nouvelle-Orléans, des Opelousas et de l'Ouest. ... BENJ. F. FLANDERS.

Bureau de la Compagnie du Gaz. ... P. N. WOOD.

Banque des Artisans et Marchands. ... G. CRUZAT.

Bureau du Grand Chemin de Fer de la Nouvelle-Orléans, des Opelousas et de l'Ouest. ... BENJ. F. FLANDERS.

AVIS. Bureau de la Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nlle Orléans, des Opelousas et de l'Ouest. ... JAMES G. GIBBES.

Bureau du Chemin de Fer de Jefferson et Lac Pontchartrain. ... CHARLES BAQUIE.

BANQUE D'ECHANGE DE HORACE BEAN & Co., 36, rue du Camp. ...

BONS DE L'ETAT DE LA LOUISIANE. ... JOHN CALHOUN.

Vêtements d'hommes et d'enfants, 36, rue de Chartres, MARCHANDISES NOUVELLES, Importation directe. LAGAY & LECAMU.

GUANO DU PEROU. ... CASTILLO & MARIOPE.

Avis aux marchands. ... AUG. GIRARD.

BAZAR DE BELDEN, ... RUE DE CHARTRES. CHAPEAUX CASIMIRE, MATELOT, TAUPE, CASTOR ET DE VILLE POUR HOMMES, ...

BARILS A MELASSE A VENDRE. ... F. FLEURY.

Belles Propriétés à vendre ou à louer à bail. ... L. & A. LEBEAU.

106. ROYALE, MARCHAND TAILLEUR. ... J. CASBERGUE.

Hotel de St. Bernard—Lac Borgne. ... Mme TRIM.

Dissolution de société. ... Nouvelle-Orléans, 15 décembre 1853. BADAU DU TRIEL.

Vin Ouachan—Vin Madère. 50 pipes vin Ouachan, ... LABATA, GANDOLFO & Co.

Voiture de chasse à vendre. ... ANT. GIRAUD.

ARRIVAGES ET VENTES DIVERSES : Vins, liqueurs, sardines, cigares de la Havane, huiles, salsepareille, fromages, &c. — LABATA, GANDOLFO & Co. ; T. DECHAMPS ; LOMBIS & GRATIAN ; J. N. CUNIER ; R. VALLS ; S. CARUZAC & Co. ; W. F. THOMPSON ; L. CAMOTIS ; E. TALAMON ; HENRY VALETON ; A. DELAMARE ; JOS. H. MARKS & Co. ; O. VALETON & Co. ; J. B. PREAU & Co. ; NUMA LACOSTE ; JOHN CLAUZURE ; W. F. VREDENBURGH & Co. ; BERNARD TURPIN ; CHARLES CAVAROC ; J. B. CABALLERO ; PAUL JUGE FILS & Co. ; ANT. GIRAUD ; [illegible].